

Le Galepin

- ROUGE -

n°7 - 1^{er} avril 2018

sommaire du n°7

CETTE PHOTO-CI

. *C't'engin!* 2

CE LIVRE-CI CE MOIS-CI

. *Debout dans le tonnerre*, P.Pelot 3

UN ÉDITEUR : LA CONTRE ALLÉE

. *Tombeau de Pamela Sauvage*, F.Chiarelli 4

. *Le dernier des juges*, R.Scarpinato/A.Rizzello 5

NOUVELLES

. *Le triomphe de l'œuf*, S.Anderson 6

. *La vigie*, T.Jonquet 7

POLITIQUE

. *Le rapport Corbin-Orsenna* 8

B.D.

. *Au fil de l'eau*, J.Diaz Canales 9

SPORT

. *Le zouave*, A.-K. Zaaf 10

POÉSIE

. Denis Vanier & Josée Yvon : les inséparables 12

LES PETITS MÉTIERS

. *Le fabricant d'usines à gaz* 14

LE PETIT ÉCHO DE LORC'HEC

. *John Square* 16

LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ

. *Poète, prends ton luth...* 18

CETTE PHOTO-CI



C'T'ENGIN !

Quand Guy m'a emmené dans l'autre maison, celle qu'il retape et qui est sens dessus dessous, et qu'il m'a descendu ça de l'étage, à quoi il tient comme à la prunelle de ses yeux, j'ai illico pensé au vélo d'Eugène Christophe, "le vieux Gaulois"... Mais si ! La première légende du Tour de France à raison de c't'incroyable 6^{ème} étape du Tour 1913, entre Bayonne et Luchon. Au sommet du Tourmalet il est en tête mais, dans la descente du col, il percute une grosse pierre et il casse sa fourche. À c't'époque y'a pas d'assistance, c'est inter-dit. Alors le gars se fait une dizaine de kilomètres à pied, jusqu'au village de Sainte-Marie-de-Campan, où il trouve une forge. Il s'y colle, il répare et en selle ! Il termine l'étape avec près de quatre heures de retard. Pas étonnant quand on voit que sa fourche, il l'a ressoudée à l'envers !... Mais je vois Guy hocher la tête avec compassion : "Il ne s'appelait pas Eugène, il s'dénommait Henri. Henri Devillers. Et sa femme, c'était Reine". Lui était un ancien berger. Il avait gardé les moutons. Il avait une petite cabane le long du bois, juste de quoi s'allonger pour dormir. L'était toujours en train de tailler quelque chose avec son couteau, un morceau de bois le plus souvent. Y savait pas rester à rien faire. C'était un bricoleur comme pas deux qui ramassait tout ce qu'y trouvait, un morceau de ficelle, un clou tordu, parce que "Ça peut toujours servir !" Pourquoi y s'était bricolé c'te drôle de vélo?... L'avait des problèmes de poids, même presque à la gangrène une fois. "Surveillez-vous !" qu'y avait dit, çui d'la Faculté. Voilà comment qu'Henri a inventé la première sarcluse mécanique pour couper les mauvaises herbes ! Étonnant, non ? L'avait un surnom, l'Henri : Bonbouillon. Oui, la soupe était bonne chez les Devillers. Bonne comme du pain blanc, bonne comme l'amitié...

Eden Mahrenbourg ◆

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Hugues Moussy, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France,
Rémi Lehallier, Eden Mahrenbourg,
Jean-Paul Simon

site : www.lecalepin.fr

mail : lecalepin@outlook.fr



PIERRE
PELOT

UNE
FRESQUE
GRANDIOSE

Un de ces livres épais qui m'épouvantent : plus de 500 pages. Je ne m'y aventure jamais. J'aime les écritures serrées, anguleuses, rabotées, façon M.-H. Lafon ou A.Ernaux. Mais j'entends depuis trop longtemps, dans les adorations d'un mien ami, circuler le nom de Pierre Pelot. Je m'y risque.

Un éblouissement ! Je ne saurais mieux dire. Une merveille d'intelligence, de sensibilité, de rythme. Un texte dont on se dit : C'est une œuvre !

La folle énergie du titre où « Debout » défie le « tonnerre » sur fond de forêt sombre, pleine d'arbres immenses et fins, une sensation de douleur noire qu'il faudra traverser. Et l'histoire est cela.

Fin du XVIII^e, sur les bords du Mississipi. Emmeline a grandi dans la propriété de *Magnolias*, une plantation de cannes à sucre dont les propriétaires sont Johan Forestier, qui vient de Nantes, et sa femme, une Espagnole, la señora Ortega de la Torre. Emmeline n'a jamais connu sa mère. Elle vit dans l'affection de Hiawana, la Négrresse qui l'a ramenée de France. Son nom même est un mystère : Emmeline Sauvé, ou Favier mais on l'appelle aussi Ohoyohashi, « fille-soleil », ou encore Ikwe Miskwa, « femme rouge », à cause de la couleur de ses cheveux.

Elle grandit dans ce mystère mais Hiawana va lever le voile en lui confiant le journal de sa grand-mère, la « Rouge bête ». Tout n'est pas dit dans ce livre de raison qui, déjà, rompt avec les premiers récits de Hia à la gamine qui étaient proches du conte de fée. L'adolescente se découvre une aïeule aventurière, intrépide, dure à la tâche, prompte à manier le fusil et à épouser la vie de piraterie. *Magnolias* et M.Forestier concen-

trent une bonne part du mystère. Hia en sait plus qu'elle ne veut bien le dire, elle ne le lâche qu'avec une parcimonie pédagogique – mais elle ne sait pas tout.

Les événements se précipitent avec la guerre d'indépendance, la révolte des esclaves noirs et les soubresauts des tribus indiennes. Ce ne sera pas le tonnerre, ce sera pire : des révélations successives, acquises au prix du sang, la foudroieront.

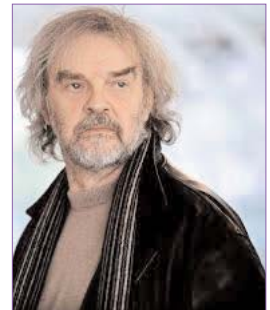
Le récit de Pierre Pelot est d'une incroyable érudition sur les lieux, la configuration du terrain et des bâtiments, les travaux qui s'y attachent, tout autant que sur les mœurs des diverses tribus qui y vivent, à commencer par les Européens qui en sont maîtres.

Mais c'est surtout la langue qui fait la beauté profonde de ce livre. Non seulement Pelot retrouve les mots de l'ancien français – et ils abondent : *paravant* (auparavant) est le premier, suivi d'une cohorte qui se densifie tout en restant parfaitement compréhensible – mais, et le résultat est admirable, cette vieille langue que l'on devine en partie inventée crée un rythme soutenu, une tension que jamais ne dénoue la hâte. Pelot écrit lent, il maîtrise totalement sa lenteur. Magnifique la scène du premier amour entre Emmeline et Vicente : vingt lignes et quatre phrases deux cent quarante-six mots. La précision des descriptions surtout est impressionnante, qui fixent avec justesse chaque expression du visage, chaque mouvement du corps... Une écriture cinématographique.

Les scènes d'action sont *mêmement* ponctuées, soulignées, et cette lente accumulation d'images crée une vision de ralenti *voirement* irréal. Tellement vrai.

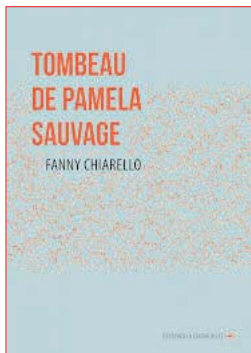
Aude France ◆

Debout dans le tonnerre, Pierre Pelot, éd. Héroïse d'Ormesson, 2017



Cette année, mois après mois, nous suivrons l'actualité d'une petite maison d'édition, LA CONTRE ALLÉE, implantée à Lille. Nous essaierons de comprendre sa

ligne éditoriale, d'explorer ses ambitions littéraires et d'analyser sa stratégie d'ancrage régional. Ceci en toute indépendance: nous achetons les ouvrages.



FANNY CHIARELLO

DU MEILLEUR PEREC

Un livre inclassable, dont la seule filiation possible serait celle de Perec. D'un Oulipo réjouissant qui renonce à jouer les ados

attardés. Le rire y est subtil, délicat, délicatement grinçant. Il y a d'abord le corps du texte: vingt-trois vies d'une grande banalité, telle celle de Pamela Sauvage dont le journal nous apprend la mort. Chose étonnante: on retrouve chez elle 529 cassettes VHS et un livre, «Mille films qu'il faut avoir vus avant de mourir», d'un certain Jean-Bertrand Coursier. Lequel s'est délivré de ses complexes auprès d'un psychanalyste. Angelina Feccia est la 100.000^{ème} personne à faire l'acquisition de son opus. Elle est «cliente mystère» pour une société prestataire de services à laquelle elle transmet un compte-rendu sur la façon dont le produit lui a été vendu. Ce jour-ci, la vendeuse est Sandrine Poteau... Voilà comment l'auteure passe d'un personnage à l'autre.

Stanley Milgram, psychosociologue américain, a montré que seuls six degrés de séparation marquent la distance entre soi et tout autre individu. L'auteure, elle, use de toutes les fantaisies pour les supprimer, si bien que l'on saute d'un univers et d'un pays à l'autre en un continuum surréaliste. Il est même un chien qui s'invite dans cette galerie, c'est d'ailleurs le seul à dire *Je* et à user de tous les temps de la conjugaison quand les autres s'expriment au présent.

Une disposition typographique particulière ajoute à l'étrange: chaque phrase est érigée en paragraphe que ne termine aucun signe de ponctuation, sauf parfois les deux points ou le point d'exclamation.

Ce récit se date aisément d'aujourd'hui.

Mais le futur s'invite dans le texte sous forme de notes de bas de page (pas moins de 401!). On les attribue volontiers à un sociolinguiste qui jette sur notre époque un regard d'entomologiste. Dans les débuts, on y relève que les précautions hygiénistes sont constantes. Puis apparaissent des réflexions inquiétantes sur des mouvements armés qui semblent tenir le haut du pavé dans cette société de demain: les Valeurs Familiales et les Combattants de la Loi. C'est dans ces notes que l'on entend rire – d'un rire souvent douloureux – Fanny Chiarello:

«Féminisme (note 370): les femmes n'ayant pas le même statut social que les hommes, durent promouvoir leur valeur et leurs droits par le biais de discours idéologiques.»

«Voter (note 227): système inutilement complexe par lequel une population rarement éclairée choisissait notamment son ou ses dirigeants.»

«Enfer (note 65): Certaines religions appelaient enfer le séjour que leur instance divine réservait après la mort à ceux de ses sujets qui ne lui avaient pas obéi. C'était notamment le cas du catholicisme, l'une des grandes religions monothéistes [...] elle serait à l'origine de divers mouvements, dont celui que nous appelons aujourd'hui Valeurs Familiales, qui se prévalait en effet de sa religion à l'époque où il assortissait encore ses attentats de revendications.»

Pas de doute: c'est bien de nous et d'aujourd'hui qu'elle parle...

Roger Wallet ♦

Tombeau de Pamela Sauvage, Fanny Chiarello, La Contre Allée, 180p., 2016

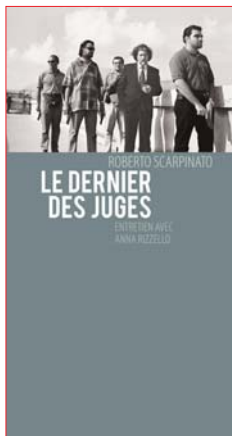
Les mots soulignés font l'objet de notes...



**ROBERTO
SCARPINATO
& ANNA
RIZZELLO**

**LA MAFIA
AU POUVOIR**

Roberto Scarpinato est un magistrat italien impliqué dans la lutte anti-mafia. Il a travaillé avec les juges Falcone et Borsellino (assassinés



en 1992). Il vit depuis vingt-cinq ans sous surveillance policière constante. Il n'a jamais quitté Palerme.

Anna Rizzello est traductrice. Elle publie ici un long entretien (~ 50.000 s.) qui n'élude aucune question gênante, ni les relations entre la mafia et l'Église catholique, ni l'absence d'indépendance, en France, de la Justice à l'égard du Pouvoir.

« *Comment est-il possible que les bourreaux et les victimes prient le même Dieu tout en étant en paix avec eux-mêmes?* » s'interroge le juge, citant les exemples de Pinochet et Videla. Il y répond par la structure même du catholicisme qui s'appuie sur ce corps intermédiaire qu'est le clergé, « *porteur d'une même vision de la vie que le milieu dont il est l'expression. Il existe ainsi un dieu des puissants et un dieu des impuissants. Un dieu des mafieux et un dieu des anti-mafieux.* » Le dieu de Pie XII était bien celui de sa classe sociale. Le dieu du Pape est toujours celui de la classe dominante. À l'instar de tout pouvoir civil, quoi que veuillent nous faire croire les démagogues (populistes) les plus habiles. Scarpinato met en cause le « *caractère généraliste de la parole évangélique qui permet à quiconque d'en avoir une approche non problématique* ». Il évoque avec justesse les sermons du dimanche : la famille, la morale sexuelle, l'appel à l'amour du prochain, c'est-à-dire l'aumône. Le fin mot de tout ceci : « *l'acceptation de l'ordre existant* ».

Un ordre fait par d'autres et à leur bénéfice exclusif. D'où la collusion affichée entre mafia et pouvoir. À ce

propos, il cite le cas d'Andreotti. Cet homme d'État, sept fois président du Conseil et vingt-deux fois ministre, leader de la Démocratie... chrétienne (!), contre qui le Parquet de Palerme entame une procédure en 1993. La notice sur Wikipédia est très instructive, qui le déclare « *totalement acquitté par la Cour de cassation en 2004* », oubliant de dire que, dans ses attendus, cette même Cour le jugeait *coupable du délit de participation à l'association mafieuse jusqu'en 1980, délit éteint pour prescription!* Ce qui était vraiment, avouons-le, « *du jésuitisme* »... (« *Hypocrisie douceuse, faite de restrictions mentales* » dit le Larousse.)

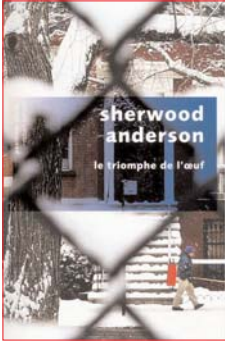
Quant à la situation française, la Cour européenne des Droits de l'Homme affirme clairement que le Parquet français n'est pas une autorité judiciaire indépendante. Il n'est pas nécessaire de revenir sur la position du président Sarkozy – résolument opposé à toute réforme – ni sur les vains efforts de Hollande : en décembre dernier, le Conseil constitutionnel a jugé conforme à la Constitution la subordination hiérarchique du Parquet au Garde des Sceaux. Si l'on se rappelle que notre constitution a été dictée par un homme qui avait, en 1940, appelé ses concitoyens à l'insoumission, on juge à quel point la Justice met en évidence les tensions schizophréniques de notre société. Il n'est donc pas étonnant que Scarpinato plaide pour que le modèle italien devienne la norme européenne.

Un petit livre précieux, mesuré, argumenté – dont le titre évoque irrésistiblement « *Le dernier des Justes* » de Schwartz-Bart. Sa première phrase, « *Nos yeux reçoivent la lumière d'étoiles mortes* » pourrait ici évoquer les prédécesseurs de Scarpinato : Falcone et Borsellino.

Roger Wallet ◆

Le dernier des juges, Roberto Scarpinato et Anna Rizzello, La Contre Allée, 35p., 2011





SHERWOOD
ANDERSON

LA MORSURE
DES MOTS
SIMPLES

Encore un peu et il serait mort un 1^{er} avril (décédé le 8 mars 1941) : lors d'un voyage en bateau, il avala olive et cure-dent en même temps ! Non, ce n'est pas un poisson d'avril ! (Bon, j'arrête là, restons sérieux.) Car du sérieux, il y en a dans les écrits (nouvelles ou romans) de Sherwood Anderson, même si ceux-ci ne sont pas dénués d'humour. Il a inspiré Hemingway, Faulkner et Steinbeck (excusez du peu !) et fut l'écrivain préféré de Scott Fitzgerald. Il est probablement à l'origine de la littérature contemporaine américaine et ses nouvelles sont du même tonneau que celles de Carver. Un style qui nous ferait croire que ses textes viennent d'être écrits, ils sont d'un grand modernisme (bien que ce soit un mot que je n'aime pas). Mais au-delà du style, ses nouvelles (comme son roman « *Pauvre blanc* ») s'attachent à la vie des humbles, des déshérités (ce qui était unique pour l'époque) ; il décrit avec minutie les fatalités de l'existence et sa sympathie pour les Noirs d'Amérique n'était pas un vain mot (replongez-vous dans l'histoire du début du XX^{ème} siècle... et même celle d'aujourd'hui...). Certaines nouvelles, comme « *La mort dans les bois* », sont très dures. Le livre « *Le triomphe de l'œuf* » qui fait l'objet de la présente fiche regroupe des nouvelles provenant de différents recueils : « *Le triomphe de l'œuf* » (1921), « *Hommes et chevaux* » (1923), « *La mort dans les bois* » (1933) et quelques textes inédits, écrits entre 1934 et 1940 et parus en 1947. Toutes les actions des histoires se déroulent dans l'Ohio, d'où Anderson était originaire. « *Un monument d'humanité* », lit-on dans la quatrième de couverture et c'est tout à fait exact.

Pour revenir sur « *La mort dans les bois* », il s'agit d'une vieille femme « ... ce genre de femmes... elles viennent en

ville conduisant un vieux cheval fatigué... » qui vit seule dans une vieille ferme « ... où j'habitais. » L'auteur raconte la vie de cette femme, fait des commentaires puis entre dans le vif du sujet : la dame fait quelques achats en ville, fixe un sac sur son dos et repart, des chiens la suivant. Le sac est lourd, elle avance péniblement, il neige, elle entre dans un bois, les chiens la suivent toujours. Fatiguée, elle s'assoit au pied d'un arbre, les chiens tournent autour. Elle s'endort, « *Elle expira paisiblement... Eh bien, à présent elle était morte.* » Des phrases courtes, des mots simples, crus, qui touchent le lecteur. Puis viennent les recherches, elle est retrouvée, les chasseurs pensent avoir affaire à un meurtre, elle est redescendue en ville. Point. « *Ainsi se déroulent les choses.* » La vie et la mort dans toute leur banalité. Anderson (du moins, celui qui est censé écrire l'histoire) commente « *À mon insu, la scène devint le point de départ de l'histoire vraie que j'essaie de conter ; les détails, voyez-vous, furent recueillis peu à peu, longtemps après.* » Un petit bijou d'écriture.

Mais il faudrait citer toutes les autres nouvelles de ce recueil, des nouvelles où parfois l'humour se mêle au tragique de l'existence, comme dans « *Je suis un imbécile* » du recueil « *Hommes et chevaux* » : un jeune homme pauvre, travaillant dans une écurie, décide d'aller au champ de courses avec un ami noir. Il fait la connaissance d'une belle jeune fille, mais comme il est sans le sou, il s'invente une autre vie, un autre nom, une adresse fictive. La jeune fille tombe sous son charme et alors qu'il la raccompagne à la gare, elle lui lance qu'elle va lui écrire. Pas de bol ! « ... et le train partit, alors je me laissai aller et éclatai en sanglots comme un gosse... Nom d'un chien ! J'aurais pu courir après ce train... Avez-vous jamais connu un tel imbécile ? » Il avait son rêve à portée de main et il a tout gâché, définitivement. D'autres textes frisent l'absurde, comme celui intitulé « *La voilâ prenant son bain* », où un homme jaloux engage un détective pour suivre sa femme et un autre... pour ne pas enquêter ! Derrière tout cela, il y a la détresse d'un homme.

Quand on lit ses textes, on a l'impression d'être à côté de lui, près d'un feu de bois, il nous prend à témoin,



on l'écoute: «*Dès lors que je me suis attelé à la tâche de vous raconter une curieuse histoire dans laquelle je suis impliqué – d'une façon extrêmement épisodique bien entendu – je commencerai par parler un peu de moi.*»

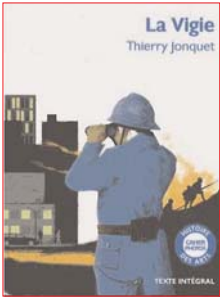
«Hemingway, Sherwood Anderson, Gertrude Stein,

Saroyan font partie des rares à avoir redéfini les règles, particulièrement en matière de ponctuation et de rythme des phrases...» C'est ce qu'écrivit Bukowski dans «*Sur l'écriture*» (paru en octobre 2017).

Sherwood Anderson? Peut-être le plus grand!

Mario Lucas ◆

Le triomphe de l'œuf, Sherwood Anderson, éditions Pavillons poche chez Robert Laffont, 2012.



THIERRY JONQUET

UN PEU À L'EMPORTE-PIÈCE

Un des grands noms du polar dont la réputation s'est établie autour d'un juste alliage de fait divers et de satire sociale et politique. C'est le cas ici, dans cette nouvelle de quelque 85.000 s.

À Feucherolles-les-Essarts la vie était ainsi de toute éternité. Cela convenait parfaitement à André Laheurrière. Il avait niché sa maison sur les hauteurs de la cote 812, là où les combats de la Grande Guerre l'avaient vu souffrir. Sur la colline d'où il dominait son monde. Évidemment il n'avait pas prévu, en 1925, la construction d'une ZUP à ses pieds, cinquante ans plus tard. Il observe, il surveille, il épie. Il a pour ça les meilleures jumelles qui soient...

Il est de toutes les cérémonies du 11 novembre. Mais pas ce matin-là de 1995. Il est mort. Sans doute foudroyé par la lettre lui attribuant la Légion d'Honneur.

On l'enterre le 13. Le lendemain, de terribles événements déferlent sur la ZUP: explosion, fusillade, suicides... Vingt cadavres!

On a là la trame d'une énigme policière de première main. À commencer par les autorités civiles et policières qui se hâtent de boucler le dossier en faisant disparaître... des lettres de Laheurrière. Mais un obscur préposé au tri postal va dénouer l'écheveau de ce qui était donc prévisible, puisque le caporal-chef l'avait prévu et annoncé, sauf que ses dernières lettres n'ont pas été distribuées. L'ancien Poilu resurgit aussi dans les pages de son journal de guerre singulièrement prémonitoires.

À trop vouloir prouver, le raisonnement se perd et Thierry Jonquet pousse le bouchon quand même un peu loin, il donne dans une approximation extravagante pour faire coller les intentions aux faits. Peut-on prévoir parricide et suicide jusque dans les gestes mêmes? Et rapprocher une fuite de gaz intentionnelle des gaz moutarde de 17-18 est à la limite de l'abus linguistique.

Bref, un Jonquet paresseux et hâtif dont on s'étonne qu'il ait pu devenir cet «étonnant classique».

Hortense expliqua au Marcel que, lors de leur séparation, Laheurrière lui avait offert le carnet. [...] Elle le tenait entre ses mains agitées de tremblements incessants et l'ouvrit pour le feuilleter. Le cabot-chef avait agrémenté son récit de moult cartes et croquis; l'encre avait déteint par endroits, la moisissure rongéait certaines pages.

«*Tout ça, reprit Hortense, je l'avais oublié, et c'est quand il y a eu le carnage à Feucherolles, le 14 novembre, que j'y ai repensé. Parce que, quand même, on dira ce qu'on voudra, il y a des choses pas normales... Depuis, j'y repense sans arrêt, et ça me donne le tournis dans la tête! Ici, on reçoit les journaux, alors j'ai tout découpé, pour essayer de comprendre, mais peut-être bien qu'à mon âge j'ai plus toute ma raison, tandis que vous, vous êtes jeune...*»

Rémi Lehallier ◆

La vigie, Thierry Jonquet, Flammarion, 2013.



BEAUCOUP DE BRUIT POUR SI PEU !



F.Nyssen, N.Corbin, E.Orsenna, E.Macron

La photo dit tout du « Rapport Orsenna », comme il est unanimement désigné: c'est le Président qui parle, c'est l'académicien qui tient le document, l'inspecteur général est figé dans une réserve respectueuse et la ministre affiche le sourire qui signifie Mission remplie. Il n'y a sans doute aucune autre leçon à en tirer...

Le document est accessible sur internet: « Voyage au pays des bibliothèques, Lire aujourd'hui, lire demain ». Dès le titre, le problème est posé: deux mots ne sont pas à leur place, *bibliothèques* et *lire*. L'image d'Orsenna colle avec eux, n'est-ce pas l'auteur de « *La grammaire est une chanson douce* » (2001), des « *Chevaliers du subjonctif* »? Un « défenseur de la langue française »?

Dans ce rapport il nous rappelle surtout qu'il fraya de près avec la politique, qu'il fut un temps « la plume de Mitterrand », membre de la Commission Attali (2007-2010) « *pour la libération de la croissance française* » – aux côtés, entre autres, d'un certain Macron –, etc. Et qu'en 1998 il a cofondé *Cytale*, qui commercialisa la première liseuse électronique en France. Bref, un apparatchik, un inévitable. Il a soutenu EM (observez l'importance symbolique des initiales qui font semblant d'être le nom d'un parti et ne sont que celles de ...).

Dans sa lettre de mission, la ministre de la Culture est on ne peut plus claire: (§4) « *Le Président de la République et le Premier Ministre ont fait de l'ouverture des bibliothèques le dimanche et en soirée l'une de leurs*

priorités ». Le rapport ne doit servir qu'à étayer et justifier l'intuition présidentielle. Les deux plumes s'exécutent. Bien sûr la facon de l'académicien s'y connaît pour enrober les choses.

D'abord un long discours sur la culture émaillé de phrases « bien senties » comme « *Dis-moi qui lit, et où il lit et ce qu'il lit, je te dirai de quelle société il s'agit et quel futur elle se prépare* » ou sur les bibliothèques « *lieux du livre, mais aussi, et tellement, des lieux du vivre* ». Quelques chiffres bien sûr: 16.500 lieux de lecture (7.000 bibliothèques), 38.000 agents, 89% de la population dispose d'un lieu de lecture dans sa collectivité... Mais lorsque les rapporteurs soulignent le dynamisme de ces lieux, curieusement ils cessent d'utiliser le mot *livre*: ils vantent la présence d'un conseiller emploi (Brest), la possibilité de boire une bière (Grenay), de prendre part à un atelier cuisine (La Seyne-sur-Mer) ou de glisser sur un toboggan... car ce sont des « *lieux d'échanges* », « *[Ils] sont des outils inestimables pour lutter contre toutes les fractures, la fracture culturelle, la fracture sociale, la fracture sociétale et peut-être contre la plus dangereuse de toutes aujourd'hui: la fracture numérique.* »

Le rapport a définitivement basculé dans le discours politique: chapitre 1: « *Les bibliothèques, laboratoires pour les politiques culturelles du XXI^e siècle* », premier sous-titre: « *1.1. Les bibliothèques: espaces de démocratie culturelle* », premier alinéa: « *Lire, c'est vivre* ». N'en jetez plus! Un coup d'analphabétisme et d'illettrisme et les rapporteurs se lâchent: ils vantent ces lieux « *passereaux de culture* »; leurs exemples curieusement ne parlent pas de livres mais de musées, d'arthothèques (p.19), de lieux de spectacle et conférences... L'autre vertige qui saisit nos plumitifs c'est « *la révolution numérique* » (p.22) et le livre du même nom... Cette « *médiathèque du futur* » nous semble aussi prometteuse que visionnaire ».

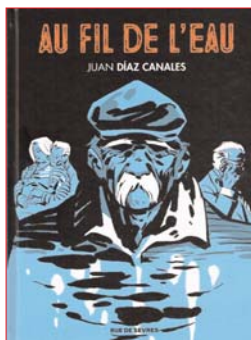
Page 38, on en vient enfin aux horaires d'ouverture et, huit pages plus loin, aux personnels. Pour convenir que, oui, le Président a fait preuve d'une grande clairvoyance en inscrivant cette question dans ses priorités.

Un rapport officiel n'est jamais loin d'une pitrerie. Le « rapport Orsenna » en est un bel exemple.

Roger Wallet ♦

JEAN DIAZ CANALES

« AU FIL DE L'EAU »



En introduction c'est un dialogue entre deux rats :
 "Il est mort" – "Qu'est-ce que tu espérais, après le coup qu'il a reçu sur la nuque?" (p.11)

L'histoire se déroule, de nos jours, à Madrid plutôt du côté faubourg.

Avec cette nouvelle tendance sociétale qui consiste à taxer (grâce à une augmentation de la C.S.G.) nos pensions, ce roman est peut-être un avertissement...

Niceto (83 ans quand même!) et ses copains octogénaires font du commerce, dans la rue, d'objets tombés du camion : "Le jeu ne se charge pas, c'est logique que vous me rendiez mon argent." – "Mais pour qui tu me prends gamin? Pour le service après vente de la Fnac?" (p.15)

Le roman est en noir & blanc, le trait ne cherche pas à sublimer la beauté, d'ailleurs il n'y a plus de beauté pour ces comparses... Les visages sont bien ridés mais surtout fatigués. Les cases ne sont pas régulières, j'ai trouvé cela plaisant.

(Page18) : une jeune policière (qui pourrait être sa petite-fille) dit à Niceto : "Tu crois que c'est un âge pour commencer une carrière de délinquant?" – "Ce ne serait pas la première fois que je mettrais les pieds en prison." – "OK, mais reconnais que ce n'est pas la même chose de

militer contre une dictature et de magouiller comme un vulgaire voleur."

L'ambiance est très réaliste : quelle place pour nos anciens qui, grâce aux médocs, ont une espérance de vie plus longue, mais qui économiquement se retrouvent dans l'impasse?

(p. 56) : "La maladie n'est pas ce qu'il y a de plus douloureux dans le fait de vieillir. Le pire, c'est l'indifférence. Un beau jour, tu te rends compte que la réalité a gagné la partie."

Eh oui, en vieillissant on devient de plus en plus invisible...

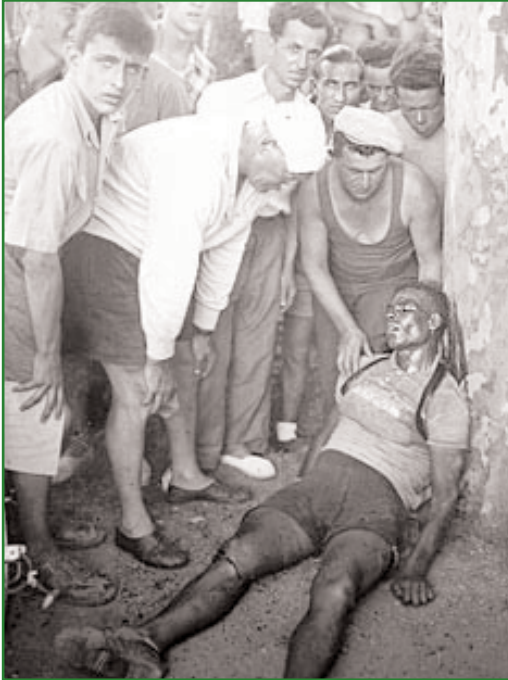
Reçu d'un ami internaute : « Canales n'est pas un dissident, mais il se veut contestataire et entend ne rien cacher de la situation actuelle de son pays. Le contexte de l'enquête permet au lecteur de mesurer l'augmentation de la pauvreté et le glissement vers la détresse généralisée, les trafics en tout genre, la délinquance et la corruption indignes. » Pas mal vu, l'ami...

Ce roman n'amène surtout pas les sourires que m'ont procurés les vieux fourneaux ; mais, quand on est vieux, c'est pas tous les jours qu'on rigole!!!

Michel Deshayes ♦

Au fil de l'eau, Jean Diaz Canales, Rue de Sèvres, 2016.





Marrant comme on se trouve réduit à pas grand chose! Ils m'ont nommé le zouave du peloton comme si d'être né natif de Chebli, à cinquante kilomètres au sud d'Alger, devait faire de moi le zouave de service! Le pire, c'est ce que les folliculaires veulent garder de ma carrière: ma "fameuse cuite" un jour de canicule de juillet 1950. Pas vraiment à mon honneur d'être décrit comme le poivrot de service. Mais cette blague-là, je vous jure qu'ils me l'ont payée plutôt deux fois qu'une et qu'elle m'a rapporté gros!

En 1950 moi, Abdel-KaderZaaf, ci-devant citoyen vaguement français né dans le bled de parents algériens, j'ai déjà trente-trois ans et des dizaines de milliers de kilomètres dans les guibolles. J'ai participé à de très nombreuses courses, j'en ai remporté quelques-unes. N'oubliez pas que durant mes années d'activité, j'ai tiré sur le guidon aux côtés de Gino Bartali, Fausto Coppi, Louison Bobet, Ferdi Kübler, Jean Robic ou Hugo Koblet. À cette époque tout comme maintenant, les places étaient chères et ce ne sont pas les cracks légendaires qui manquaient!

Ce qui est vrai dans cette 13^e étape du Tour de France 1950 entre Perpignan et Nîmes, c'est que j'avais des fourmis dans les jambes: Arabe, soleil de plomb... tous vous auraient dit que c'était pour moi! Ah! Ah! Le soleil, il paraît que c'est bon pour les Africains. Comme si on avait le cuir spécialement tanné pour le cagnard. Bref. On y est allé avec mon copain Marcel Molinès de l'équipe Afrique du Nord. En moins de deux on leur a mis un gros quart d'heure. C'était quoi, la température: 35°? 40°? Davantage? La route rissolait entre les vignobles écrabouillés de soleil et sans un pet de vent. Pour sûr ça tapait dur. Les gens au bord de la route nous balançaient des seaux d'eau. Nous versaient des brocs dans le cou. Nous aspergeaient à coup de tuyaux d'arrosage. Et nous refilaient à boire tout ce qu'ils avaient sous la main. On a roulé comme des dingues jusqu'à trente bornes de l'arrivée et on savait que loin derrière, les cadors pédalaient avec les oreilles! Le Marcel c'est un copain, mais je savais que si on se retrouvait tous les deux à 300 m de la ligne, ce serait pour lui. Et moi, je la voulais cette étape. Alors, à 30 kilos du but, je me suis mis à visser comme un maboul et je lui en ai mis une bonne. Il s'est pris un éclat de première et j'ai continué seul devant, dans le goudron fondu et les bouffées d'air brûlant. Trente bornes à faire, en rigolant tout haut d'avoir largué Géminiani, Kübler, Bobet et les autres. Seul en tête à bouffer la chaleur du four... J'allais me gagner une étape du Tour... Fastoche pour un zouave comme moi!

Après, je ne sais plus. Enfin, si. J'ai tout compris le 13 juillet 1967, dix-sept ans plus tard quand j'ai vu Tom Simpson partir en zigzag dans le Ventoux. Il est tombé, les gens ont essayé de le relever, mais il n'y est pas arrivé. Il s'est arrêté là, dans la pente et il a rendu son âme à la sorcière aux dents vertes.

Moi aussi je suis tombé. Les gens m'ont remis sur le vélo. Je suis reparti, en zigzag. J'étais tout flapi, que du brouillard devant les yeux et une main énorme qui me broyait la poitrine. Je suis tombé encore une fois. Là, ils m'ont adossé à un arbre et ils n'arrêtaient pas de m'arroser avec ce qu'ils avaient sous la main: de l'eau, du pinard, du jus d'orange. Allez savoir...

Je n'ai pas vu mon pote Molinès passer devant moi. Ni la bande à Kübler qui était en chasse-patate depuis le matin derrière nous, ni tout le reste du peloton qui m'est passé sous le nez pendant que je piquais un petit roupillon à l'ombre du fossé. Quand les gens m'ont remis debout, je me suis remis à pédaler. Pédaler, je sais faire. C'était en automatique, voyez... Et bientôt, je me retrouve nez à nez avec quelques types qui pédalaient dans le chaud et qui venaient à ma rencontre. Et bientôt avec la voiture-balai. Ils allaient tous en sens inverse: "Mais non, qu'ils me disent, c'est toi Abdel-Kader qui es à l'envers! T'es en train de te refaire l'étape en sens contraire!" Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre? Je suis encore tombé de ma machine et j'ai fini à Nîmes dans la voiture-balai.

C'est de là qu'est partie la légende: "Le cycliste magrébin saoul comme une bourrique fait la route à l'envers sans même s'en rendre compte!"

Le zouave que je suis n'a jamais bu une seule goutte d'alcool de sa vie! Mais allez lutter contre les légendes...

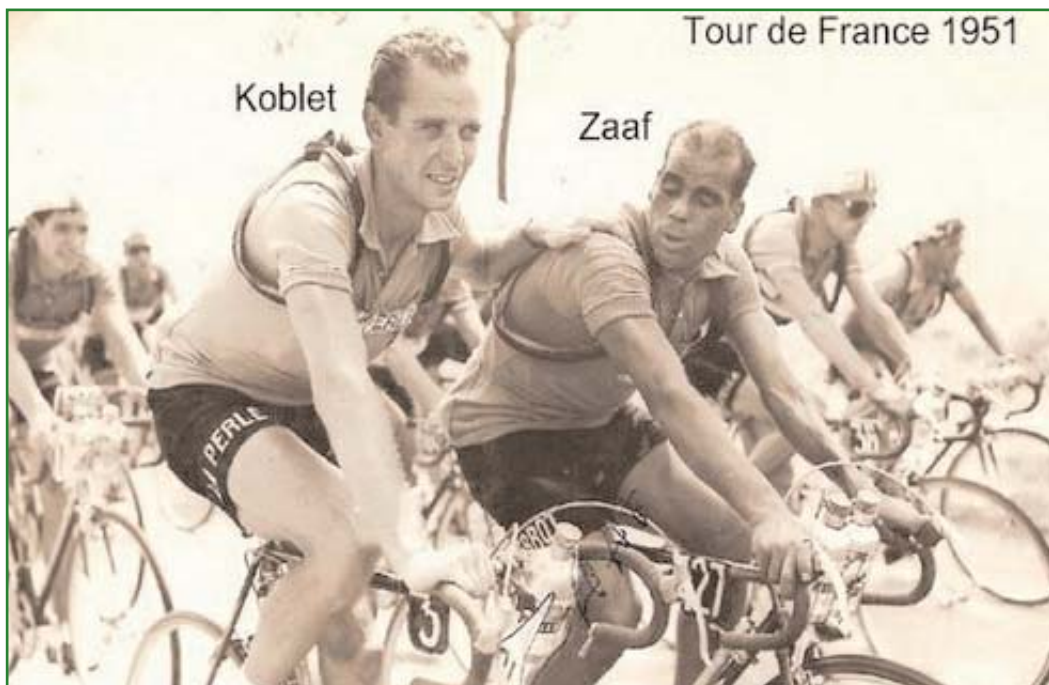
C'est en 1967 que j'ai bien vu que j'aurais pu finir comme Simpson. Le cœur explosé par les amphétamines et le reste. Pas par la bibine, croyez pas.

Mais j'ai serré les dents. Zouave, Magrébin, Musulman, poivrot... J'ai laissé dire et j'en ai joué autant que j'ai pu. À la sortie du Tour, ils voulaient tous m'avoir sur le plateau des critères. Et l'année suivante sur le tour j'ai inventé le "triomphe de la lanterne rouge". J'ai bataillé pendant trois semaines pour garder la dernière place. Et je n'ai jamais été aussi bien payé de ma vie... pour faire le zouave!

Mais ça, c'est de la rigolade. Parce que le vrai métier, je l'ai fait. Durant quelques années encore. Et les gars du peloton savaient que le zouave n'était ni un feignant ni un rigolo. Non!

Moi, Abdel-Kader Zaaf, j'ai été un vrai pro. Et j'en suis fier!

Michel Lalet ♦



DENIS VANIER & JOSÉE YVON : LES INSÉPARABLES



Comment j'ai découvert ces deux oiseaux rares? J'avoue que j'en sais fichrement rien! Le hasard probablement... Denis Vanier (à ne pas confondre avec son homonyme Nicolas, ha, ha!), tout comme sa compagne Josée Yvon, sont désormais reconnus comme deux des plus grands poètes québécois (ce qui ne fut pas toujours le cas du temps de leur vivant). Leurs œuvres sont pratiquement introuvables, même si Denis Vanier a publié une trentaine de recueils (le seul endroit où j'en ai trouvé certains est un site marchand dont je tairai le nom). Pour les trouver, il vous faudra aller au Québec dans la maison d'éditions *Les Herbes Rouges*! Faut dire que ça décoiffe, que ça dérange les âmes bien-pensantes, c'est hard, c'est du street art littéraire. Beatnik, beat generation, poète maudit, White Panther? Un peu tout ça! Ils sont décédés très jeunes, elle en 1994 à 44 ans et lui en 2000 à 51 ans (de la même grave maladie, mais là n'est pas le propos). Il y a du Artaud dans leurs textes! Denis Vanier est un provocateur, un chantre de la contre-culture, sa poésie est celle des rues et des ruelles et c'est pour cela qu'il fut ignoré très longtemps par la critique intello.

Josée Yvon est de la même trempe, trash, défenseur des lesbiennes et des opprimés, révoltée:

« On finit par s'habituer à l'anormalité
à la répartition de la pénurie chez les cadavres raisonnables au nom du principe de rendement

la putain n'est pas celle que vous pensez: mercenaires de 9 à 5 pour l'avènement d'un bien-être qui n'est pas le vôtre

dans une société subtilement hypnotique, 8 heures de travail punché par jour rend

comme une guenille qui a juste le temps de sécher avant le prochain usage

mon temps s'achète à
manufacturer des boutons
pour tenir les culottes de
gens qui n'ont pas le temps

attendre la fin de semaine,
attendre d'être grand, attendre
d'être compétent

on passe sa vie à s'évanouir".



Tous les deux faisaient peur, on disait d'eux qu'ils étaient des terroristes du verbe. Pourtant, si Denis Vanier était un poète de la rue, de la violence, des excès et des blessures, il pratiquait parfois l'art de l'esquive et du travestissement comme dans *« Corps de feu »*:

« J'ai besoin d'être attendri
comme un steak de léopard
fuir dans les trapèzes,
mordre l'écyère au talon,
étouffé sous le mensonge de la couleur ».

Mais il pouvait aussi être très dur dans ses mots et ses images:

« En prison, on chie devant tout le monde
Je bois tout
surtout les bulles du plancher frais lavé
ils vont tout t'enlever
les dents, les meubles et l'argenterie
je pense mourir hier et demain ».



Denis Vanier (tout comme Josée Yvon), s'attaque à nos vies confortables et dénonce une violence dont nous ne nous apercevons même pas.

Cependant, il semble courir après quel-

que chose qui a disparu, « En ce temps, nous brûlions animaux et poètes, aujourd'hui, je tremble simplement de nous écrire à la vitesse de l'exil sans plus de langage », la recherche d'un paradis perdu peut-être (ce terme revient souvent dans ses écrits), « Si le corps est engrais et l'âme une zone détruite ouvrirons-nous enfin ce beau grand bordel que l'on appelle paradis et qui, nous le savons tous, est un "site protégé" ».

Il avait une quinzaine d'années quand il écrivit son premier recueil « *Je* » et on y trouvait déjà ce qui allait suivre :

« ... et nous nous aimions dans le "China Town" aux murs et façades décrépits l'humidité vous broyait les os des oiseaux d'ébène pondaient des œufs couleur d'encens sur nos têtes d'enfants perdus que le brouillard disséminait aux quatre coins de l'univers... »

Grand amateur des écrits d'Hölderlin (et des surréalistes), Denis Vanier avait dû probablement faire sienne la citation du poète allemand : « À quoi bon des poètes en un temps de manque? ».

Mario Lucas ♦

Entouré de ceux qui n'y sont pas

On guérit seul
on guérit pauvre de sa naissance,
mais surtout seul.

Je ne regrette pas l'isolement.
C'est une identité morale.
On ne meurt qu'entouré
de ceux qui n'y sont pas.
La solitude est toujours la faute des absents,

ceux qui n'ont pas de voix
pour murmurer au chevet de personne.

Même les jours sont seuls,
pleurant dans les ruelles de gazoline,
les matins de nuits blanches immaculées
qui ne tacheront pas les draps
ni plus tard les mouchoirs.

Des vautours sont cloués
aux portes épaisses
de celles qui pleurent le long des jambes
les larmes de race prisonnière,
en criant que même les enfants ont peur
des ténèbres de leurs ventres,
encore trop innocents pour savoir
que la mort est le contraire de la solitude.

Je le sais, qu'on est seul,
comme de ne pas bander au Paradis
avec les panthères de fudge,
enfermées avec personne
dans les armoires de la garderie.

Denis Vanier - *Hôtel Putama*, 1991



LE FABRICATEUR D'USINES À GAZ

Elle est tout énervée contre moi, alors je lance :

– Bon, Sophie, faudrait voir à ne pas jeter le bébé avec le haut du maillot de bain, quand même!

– Je te vois venir! Mais tu peux te brosser pour que j'enlève le bas!

– C'est pas ce que je voulais dire, merde! Sophie, je suis sous pression, là! J'ai des trucs à en-tête qui me pompent toute mon énergie et toi tu compliques tout!

– Ah! Parce que toi, tu penses que tu simplifies peut-être?

– Seulement quand c'est professionnel. Avec toi c'est pas la même chose quand même...

– Ben voyons... Tu te perds dans tes labyrinthes, tu t'étrangles avec tes nœuds, tu t'étouffes avec tes propres couleuvres et on dirait que dans cette maison, tu t'exerces à semer des modèles réduits de toutes tes trouvailles à la noix. Putain, mais fais ça ailleurs! J'ai parfois du mal à suivre...

– Sophie, tu exagères...

– Ah, tiens! Et alors explique-moi pourquoi tu as relié la télé à la machine à laver et que maintenant, pour ouvrir le robinet je dois utiliser la zapette du téléphone.

– Pas du téléphone... C'est celle des volets roulants!

– Faux! Je te rappelle que la semaine dernière les volets roulants étaient synchronisés avec la pédale de la poubelle et qu'il fallait tourner la manivelle de la vieille machine Singer pour pouvoir passer un coup de fil à ma mère tout en gardant un doigt pressé sur la touche REPLAY de cette zapette de... je ne sais même plus à quel appareil elle appartenait à l'origine!

– C'était plutôt marrant le coup de la touche REPLAY avec ta mère, non?

– Oui, c'était plutôt marrant. Je ne dis pas le contraire. Mais j'ai parfois du mal à te suivre. Si au moins tu laissais des manuels d'utilisation, je m'y retrouverais peut-être. Mais non, Monsieur ne veut pas écrire les modes d'emploi et les notices!

– Pfff! Des notices! Ça c'est absolument contraire à l'esprit dans lequel j'interviens. D'ailleurs, je suis résolument opposé à l'idée de notice...

– Dans ton boulot, je dis pas. Interviens autant que tu veux! Mais fais pas ça à la maison, merde!

– La notice explicite, c'est la mort du métier. Mais ce serait aussi celle de la créativité domestique, je t'assure.

– Là, tu te fous de ma gueule, Nicéphore! Tu es à un cheveu de sombrer dans des remarques machistes à la con. Je veux bien entendre que ton boulot, c'est de favoriser la créativité sociale, le génie industriel et de renouveler l'innovation en politique, mais pas de faire des blagues douteuses à celle qui te prépare la soupe ou qui te repasse tes chemises... Parce que moi aussi, je peux t'inventer des trucs si tu y tiens!

– Pardon. C'est sûrement le stress...

– Je sais bien mon pauvre Nini... Je sais que tu as des responsabilités écrasantes dans ce gouvernement. Et que tu es sous la pression de tes collègues et des médias. Mais justement, ménage-toi! Et pour te ménager toi, n'oublie pas que tu dois me ménager moi!

– Sophie, je déteste que tu m'appelles Nini. Ça me fait penser aux chevaliers du film Sacré Graal. Je trouve ça dévalorisant.

– Oui, bon... Et ce projet de sécurité sociale alors?

– Oups... Tu veux vraiment savoir?

– Et comment! Il m'arrive moi aussi d'aller chez le toubib. Et nos gosses aussi, au cas où tu aurais oublié qu'on a des gosses...

Je compte sur mes doigts: «Huit, hein? C'est bien huit?» Sophie éclate de rire. C'est bien. Nous sommes sur la voie de la réconciliation domestique.

– Alors?

– Un bon schéma directeur pour le moment... et encore quelques soucis avec les détails.

– J'imagine. Mais tu es comme le Diable mon chéri, ton savoir-faire s'épanouit dans les détails, pas vrai?

– En principe il n'y a rien de très nouveau dans cette histoire. Juste l'apparente contradiction inhérente au genre: le Président veut un projet résolument social et *en même temps*, il insiste pour que le truc coûte deux

fois moins cher. C'est pas sorcier à concevoir. C'est le truc classique qui consiste à détricoter les circuits et à en refaire des neufs en branchant des tuyauteries sur des endroits qui ne vont nulle part et évidemment, à réécrire les règles nouvelles sans nettoyer complètement les anciennes... Ce sera tellement compliqué pour se faire rembourser quoi que ce soit qu'une bonne partie des gens vont y renoncer, ou seront incapables de voir à quel endroit on les a grugés. C'est là qu'on baise les cons... Pardon, je voulais dire: qu'on baisse les coûts! Le plus difficile c'est le volet «résolument social». C'est qu'il y a quand même des journalistes qui suivent!

– Tu peux leur foutre la trouille!

– Bien sûr. C'est toujours ce qu'on fait. Dès qu'on jongle avec la maladie, la mort, la fragilité de la vie humaine on les embrouille. Ils pétochent, comme tout le monde. Ils sont toujours prêts à croire les solutions stupides, pourvu qu'elles semblent les épargner de la souffrance et de la mort. Comme ils se croient plus malins que les autres, il suffit de leur faire comprendre que dans le labyrinthe, il y aura toujours un fil d'Ariane pour les plus fûtés d'entre eux. Chacun sauve sa peau en priorité! Et si c'est bon pour eux, je leur fais confiance, ils s'occuperont du reste: faire comprendre à la multitude que ça ne pourra pas leur faire de mal!

– J'aime bien... Tu m'expliqueras les détails, Nini? J'adore les détails tu sais. Et tu vas pouvoir piquer un peu de fric au passage?

– Ah non! Pas en ce moment. Depuis qu'on a mis en taule le médecin pharmacophile qui s'occupait des calvities cousues d'or et qu'on a désossé le candidat qui ne pouvait pas perdre, il faut faire un peu gaffe.

– Mais tu t'en occupes?

– Évidemment. C'est sur le feu. Une nouvelle usine à gaz avec buses, vannes, coupe-circuits, dérivations, tuyauteries, conduits et sauf-conduits...

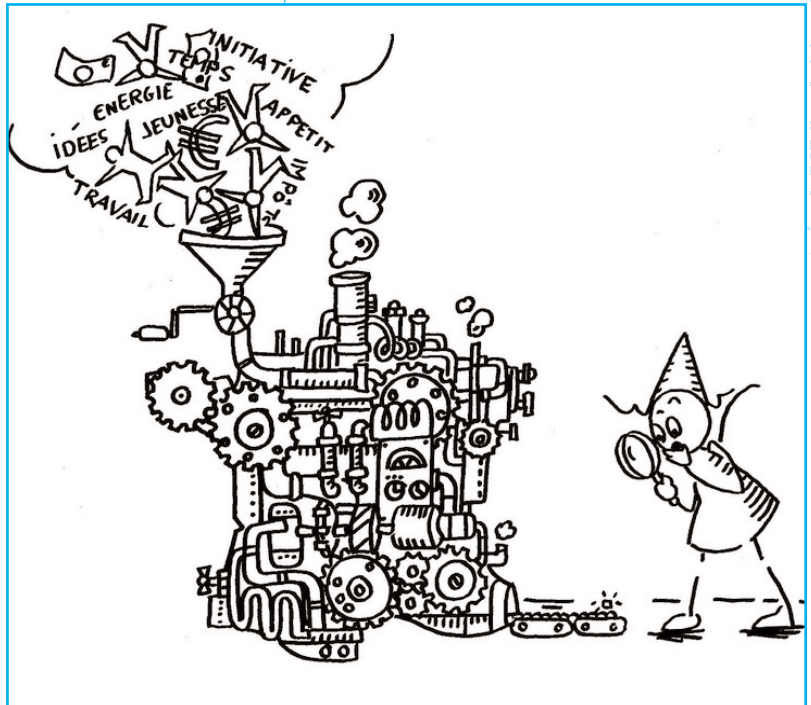
Sophie me regarde avec adoration. À moins que ce ne soit avec malice:

– Avant de partir, explique-moi ton idée des cintres que tu as reliés aux Playmobil de Paul et qui sont maintenant collés aux plafonds avec des ballons d'hélium.

Elle s'approche de moi, rejette une mèche de cheveux en arrière, fait elle aussi ce geste de compter sur ses doigts et en desserrant mon nœud de cravate, elle me dit:

– Huit, on n'y est pas encore. Mais on pourrait peut-être faire le troisième maintenant?

Michel Lalet ♦



Dessin Kaliadi



LES BELLES HISTOIRES DE RONAN LE MENN

ce mois-ci :

JOHN SQUARE...

Le patron du Bar du Port s'appelle Jean Carré. Nous l'avons baptisé John. John Carré, il y a là quelque chose qui cloche. Et puis la place était à moitié prise par deux Britanniques, John Carey et John Le Carré... Nous n'avons pas longtemps tourné en rond pour le nommer carrément : John Square. Un nom d'artiste... Comme John et sa famille sont partis se ressourcer à dix mille kilomètres de Perros-Guirec, Sherlock est chargé de le tenir informé de la vie quotidienne dans son bar en son absence...

Lorc'hec, le 15 mars

Cher John,

Ça n'a pas traîné... Mercredi, à 7 heures du matin, je t'imaginai au poste de contrôle sécurité à Roissy Charles-de-Gaulle, juste avant la présentation des passeports. Tu étais en train de reboucler la ceinture en cuir croco de ton jean. Tu relaçais tes chaussures en peau de serpent ! Tu relaçais ensuite dans la salle d'attente près de la porte d'embarquement, tirant ta valise à roulettes, avec, sous le bras, une sacoche en peau de veau retournée contenant le magot. À ce moment-là, le "circus" avait déjà commencé ici. Je t'avais prévenu en ami, John : quand le chat est parti...

Il n'est pas dans mes habitudes de balancer. Je crois que j'aurais fait un bon Résistant et que je n'aurais rien moufté si la Gestapo et les officiers de la Kommandantur de Perros m'avaient arrêté et interrogé au lendemain de l'accrochage de Kernu le 9 juin 1944. Mais, cette fois, je me sens obligé, eu égard à l'estime que je te porte, de te dire comment se passent les choses ici. Puisque c'est chez toi...

Tu ne devineras jamais qui est le premier à foutre le bordel dans ton établissement. Je te le donne en mille. Un quart d'heure avant que Didier n'ait sorti et rangé les tables sur la terrasse, il était là, le rire en coin. Il avait avec lui un ou deux copains mais je ne les ai pas bien identifiés. Et un sac de sports bourré de fusées de détresse... Il a dit : Puisqu'on n'utilise pas nos muni-

tions en mer autant le faire ici pour mettre un peu d'ambiance... Tu auras reconnu Raymond le basketteur-rugbyman-plaisancier-pêcheur.

Alors que je parlais de Lorc'hec à pied, j'ai cru, en voyant ce feu d'artifice éclairer tout le port, que les organisateurs de la fête vénitienne faisaient des essais pour cet été. On se serait cru en plein jour. Le 13 janvier 1944, quand P'tit Gris (nom codé d'André Bonnot) et ses copains ont fait sauter l'excavatrice de l'Occupant au bout du Kinn, ça n'a pas fait autant d'étincelles. C'est te dire !



Devant ton bar, c'était bien sûr Raymond et sa bande qui menaient le bal !

Demain, ça devrait être encore mieux puisque Jean-Jacques le Vêto et Alain, redoutables loups de mer eux aussi, ont promis d'apporter aussi des munitions !

Mais ce n'est pas tout, Stéphane, le voisin de Bénézet – tu sais Bénézet, le "footeux" de Guingamp – a placardé sur la porte d'entrée une affichette qu'il a bricolée sur son ordinateur. Il a écrit dessus : *Ici, le café est à 0,70 euro !* Il a même écrit en bas en rouge : *Ici, 15 jours de promo (y compris sur les tickets du Loto bradés à 50%. Idem pour le tabac !)*. Sébastien ne veut pas faire de peine à la clientèle. Il a dit : On peut lâcher un peu de lest mais motus quand le patron reviendra... Les cartouches de cigarettes partent comme des petits pains. On se croirait au Perthus, versant espagnol.

Résultats des courses : nos matinées ont perdu de leur intimité parce que la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre.

Je m'arrête là pour aujourd'hui car je ne voudrais pas

gâcher vos vacances. Je ne manquerai pas de t'écrire un mail s'il se passe d'autres événements qui sortent de l'ordinaire et qui méritent de t'être rapportés. Mais ne te fais pas de bile. Coupe carrément les ponts avec la Côte de Granit et passe les vacances que tu as amplement méritées au soleil des Tropiques. Prends de bons bains de soleil et d'eau de mer. Amusez-vous bien autant que nous le faisons, ici, au Bar du Port...

Amitiés à partager avec l'ensemble de ta famille...

Ton ami Sherlock

Lorc'hec, le 27

Mon Johnny, j'ai bien de la peine à te relater ce qui nous arrive. Ce qui t'arrive aussi à toi, par ricochet. Aurions-nous abusé, nous, tes amis fidèles?

Je reprends depuis le début. Hier matin, à 7h58, j'arrive tout guilleret et je vois sortir de l'ombre une haute silhouette. Une lampe torche pointée sous mon nez m'aveugle complètement.

– Vous êtes Sherlock?

– Lui-même. Que se passe-t-il?

– (*Éclats de rire sarcastique*) Vous osez le demander!

Vous ne manquez pas d'air... Ne restez pas ici. Retournez chez vous comme vous êtes venu. La zone est bouclée. Votre lieu de débauche a été mis sous scellés. Nous attendons l'arrivée de Monsieur Carré qui pourrait écourter ses vacances au soleil. Quand nous l'avons joint par téléphone, il nous a dit que vous aviez trahi sa confiance, qu'il ne s'attendait pas du tout de ça de la part de clients qu'il jugeait de bonne compagnie...

J'ai rebroussé chemin à contrecœur. J'ai acheté l'Ouest-France du jour à la boulangerie Lemée. Tout était expliqué en page départementale.

FERMETURE DU BAR DU P...

Suite au grand nombre de plaintes qui ont été déposées, en l'espace de quelques jours, à la gendarmerie de Perros-Guirec, les scellés ont été posés au Bar du P... Il sera fermé jusqu'à nouvel ordre. Les chefs d'accusations sont multiples: tapage nocturne; conduite en état d'ébriété (à pied ou avec véhicules à deux roues ou automobiles); absorption de substances illicites; insultes aux forces de l'ordre; vente de tickets de loto et de cartouches de tabac à des tarifs abusifs (50% au-dessous des prix imposés par la loi); organisation de matinées et de soirées dansantes sans autorisation de la mairie ni de la sous-préfecture; rixe et bagarre en réunion; attentat à la pudeur sur la voie publique...

Oui, John, sais-tu que Momo, ce con, a tapé fort dans la gourde hier soir? Ça ne te surprend pas. Mais là où ça se gâte, c'est qu'en sortant de chez toi, il a uriné contre la porte vitrée de la halle aux poissons. Juste au moment où la mégère du dessus était en train de choisir un homard bleu... Offusquée par un tel étalage, la plaignante se serait signée, deux signes de croix. Elle aurait dit en mettant la main devant ses yeux, tout en écartant les doigts – tu penses bien qu'elle ne voulait rien perdre de ce spectacle inédit pour elle – "O ma Doue, neke possub'!" Quelle hypocrite et quelle cochonne, celle-là! Momo dit qu'il s'en fout et qu'il n'en rien à cirer. John, il faudrait que tu le reprennes en main au plus vite, notre Momo. Je t'ai toujours dit que je considère les patrons de bar comme les confesseurs des temps modernes... Montre-toi donc à la hauteur de la tâche même si, dans ce cas précis, il y a du boulot...

Cher Johnny, je t'adresse cette lettre pour exprimer mes regrets et ceux de mes amis, tous aussi contrits les uns que les autres. Pour atténuer et pour exorciser la colère noire qui pourrait monter en toi. Nous savons tous que tu sauras remettre ton établissement en état de marche, en trois coups de cuillère à pot. Je te prie de ne pas être trop sévère à notre rencontre. Saurais-tu faire sans des amis qui t'accompagnent quotidiennement des dernières heures de la nuit aux premières lueurs du jour? Tu connais la phrase: Faute avouée, faute à-demi pardonnée!

Ton très dévoué Sherlock...

Jean-Paul Simon ♦



La maréchaussée à l'œuvre devant le Bar du Port. (ph. Ouest-France)

POÈTE, PRENDS TON LUTH...

L'ambition du poète qui renonce à représenter le monde par les mots, c'est de rivaliser avec la musique, idéalité suprême. D'une certaine façon, la musique est l'art des Muses. Une lutte s'engage pour rendre l'unité profonde du monde à travers l'agencement des sons et des mots.

Par le passé, poésie et musique se confondaient dans une même expression, le lyrique. Et des antiques rhapsodes à l'Opéra, les deux arts ont été liés. En latin le *carmen* désigne à la fois le chant et le poème. Au Moyen Age, de nombreux poèmes étaient accompagnés de danses et de musique (chant royal, ballade, chanson de toile...). La poésie ornementale des dix-septième et dix-huitième siècles se voulait harmonieuse, cadencée et imagée, donc musicale. À l'époque romantique, c'est la musique qui puise souvent ses effets dans la littérature comme chez Berlioz ou Verdi tandis que Musset et d'autres vont chercher le pittoresque dans les guitares et les danses d'Espagne. Théophile Gautier voudra transposer la peinture et la musique dans son œuvre (voir la *symphonie en blanc majeur*).

Le Symbolisme dans sa quête de la poésie pure manifestera explicitement l'ambition d'une expression aussi dépouillée de toute figuration. Aller à la rencontre de l'expression musicale, c'est pour le poète se débarrasser de tout ce que la prose peut exprimer, chasser tout ce qui peut sembler didactique ou matière. L'agencement des sonorités, des rythmes et des mots suffira-t-il à produire une expression désincarnée?

Limite inaccessible que de ne conserver dans l'expression que la pure harmonie des sonorités. Cette exigence reviendrait à saisir le mouvement même de l'être avec les pauvres moyens des mots. Il faut donc se limiter comme Verlaine à une musique moins pure que celle qu'on veut atteindre, à "*cet impair sans rien en lui qui pèse et qui pose*".

Il faudra se limiter à un idéal de suggestion, à des impressions, à la révélation d'un monde

intérieur, les mêmes que l'on peut ressentir en écoutant l'ouverture de Lohengrin. Sinon, comme Baudelaire, jouer sur les correspondances.

« Harmonie du soir, les sons et les parfums tournent dans l'air

Le violon frémit comme un cœur qui s'afflige. »

La poésie invite ainsi par le jeu des symboles et des analogies à effectuer de nombreux passages entre les mots et la musique. Nombre de poètes rivalisent avec les musiciens. Les instruments de musique sont convoqués, le violon, le luth, la mandoline et parfois plus populairement l'orgue de barbarie. La voix, en arrière-fond, se fait chanson ou bien nostalgique et sourde comme un remords chez Verlaine.

« Et pour une voix lointaine et calme et grave, elle a l'inflexion des voix chères qui se sont tuées. »

Lorsque la poésie se complait dans la confidentialité des frissons d'archet ou les arpegges cristallins des fontaines, la mièvrerie n'est jamais loin. Cela ne fait pâmer que d'ennui et faner les fleurs (de la rhétorique?).

Lorsqu'elle se veut symphonique, elle s'aventure dans les calligrammes et les effets typographiques sans plus de résultat. D'autre part, les tentatives de supprimer les mots pour ne conserver que des sonorités tout comme celles pseudo-scientifiques pour retrouver le "*caractère originel de la parole, et penser les mots-musique d'une langue-musique*" n'expriment au final qu'une affligeante et ennuyeuse naïveté.¹ Si la poésie n'est rien d'autre qu'une création sonore, elle devient musique mais plus



*La Nuit de Mai,
Eugène Lami*

souvent production formelle sans intérêt.

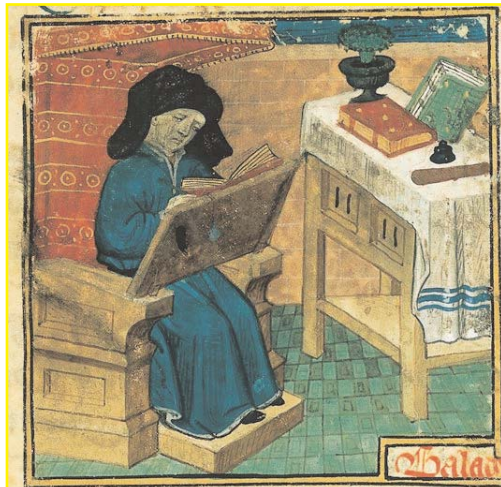
À elle seule, la poésie n'est pas la musique, encore moins un spectacle total. Elle est, de par sa nature verbale, dans l'incapacité d'opérer une synthèse de tous les arts. Elle est par contre porteuse d'une incantation et d'une architecture qui nourrissent toutes les autres formes d'expression de l'esprit.

Pour le poète, poésie et musique obligent à penser doublement : poétiquement et musicalement. L'une et l'autre sont complémentaires mais, comme le pensait Wagner à propos de ses opéras, « la musique commence là où s'arrête le pouvoir des mots ».



1. René GHIL, *Théorie physiologique de la musique* (1868)

Guillaume de Machaut, poète et musicien (XIVe s.)



ET POUR LES CURIEUX...

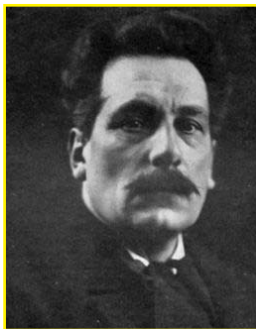
Dire du mieux

Pour les Fagots du Four, antre clair-vespéral qui se vouôte d'ors, où cuire l'éternel pain rondi, même lors qu'entre le rutilant soleil au signe des Gémeaux : de matin, attaquèrent de serpes les haies époutant aux gantelets leurs épines, où – charpentes et timons de demain les Futaies tressaillantes de hache,

sonores de loin
en loin et tors de lutte, les Hommes sonores de hans! qui, levant la tête dans l'alentour terreux, long éraillé des grolles omnivores prophétisaient aux Autres mi-apparus à curer les Fossés limitrophes de la neige – la neige moite aux semailles, la neige pour ce soir...



portrait par Félix Vallotton



En m'en venant au tard de nuit

En m'en venant au tard de nuit
se sont éteintes les ételles :
ah! que les roses ne sont-elles
tard au rosier de mon ennui
et mon Amante, que n'est-elle
morte en m'aimant dans un minuit.

Pour m'entendre pleurer tout haut –
à la plus haute nuit de terre
le rossignol ne veut se taire :
et lui, que n'est-il moi plutôt
et son Amante ne ment-elle
et qu'il en meure dans l'ormeau.

En m'en venant au tard de nuit
se sont éteintes les ételles :
vous lui direz, ma tendre Mère,
que l'oiseau aime à tout printemps...
Mais vous mettez le tout en terre
mon seul amour et mes vingt ans...

René GHIL (1862-1925)